

LA VIE EN KIT

Playtime Films présente
UN FILM DE ELODIE DEGAVRE
**DOSSIER
DE PRESSE**

une
aventure
architecturale





SOMMAIRE

- I. SYNOPSIS**
- II. NOTE D'INTENTION**
- III. ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE**
- IV. LES PERSONNAGES**
- V. QUELQUES ÉLÉMENTS DE CONTEXTE**
- VI. A PROPOS DE LA RÉALISATION ET DE LA PRODUCTION**
- VII. CRÉDITS ET FICHE TECHNIQUE**
- VIII. AGENDA DU FILM**



I. **SYNOPSIS**

Une cité en acier qui fait jaser dans le voisinage. Des maisonnettes légères, dessinées par leurs futurs acheteurs. Un chantier en kit confié à des étudiants. À Bruxelles, Liège et Charleroi, trois architectes et une poignée d'habitants aventureux vont concrétiser leur utopie : des logements en kit, accessibles à tous ! Que reste-t-il aujourd'hui de leurs maisons visionnaires ?

50 ans après la réalisation de leurs prototypes, les trois architectes désormais âgés emmènent la réalisatrice à la découverte de ces logements hors du commun. Au fil de ce joyeux voyage dans le temps, c'est une question cruciale qui émerge : et nous, comment habiterons-nous demain ?



II. NOTE D'INTENTION DE LA RÉALISATRICE

Dans ma maison d'enfance, conçue par un architecte voisin, je vivais, petite, des aventures spatiales... J'avais de la chance, j'habitais une maison différente, et je voulais partager ce plaisir avec d'autres : je suis devenue architecte.

En apprenant mon métier, j'ai découvert que chaque bâtiment cachait une aventure humaine foisonnante, digne d'être racontée. Mais mon entourage restait circonspect : l'architecture, ce sont ces objets « jolis » ou « spéciaux », qu'on voit dans les magazines. L'urgence de raconter l'architecture autrement, à travers son pan humain, et son univers imaginatif et ludique, s'est imposée : je veux, au moyen du cinéma, opérer une transformation du regard. Qu'on ne se dise pas : « quelle architecture spectaculaire »

ou au contraire « quel bâtiment horrible », mais bien : « quelle aventure », ou encore « quels personnages incroyables ».

Mon désir de raconter une histoire à partir de l'architecture se concrétise lorsque je découvre des logements expérimentaux belges, toujours habités, datant de la fin des années 1960. Les architectes Jean Englebert, Paul Petit, Lucien Kroll et son épouse Simone, rêvent alors de concevoir un habitat léger et évolutif, dessiné ou construit par les habitants. Ils sont les auteurs de trois utopies, prototypes prometteurs d'une architecture accessible et adaptable à toutes et tous. La Mémé (Maison médicale), conçue par Lucien Kroll, s'élève en 1976. Dans cet immense organisme abritant des centaines d'étudiants en médecine à Woluwe, chaque kot

est délimité par des cloisons que l'on peut déplacer à sa guise. Ailleurs, dans les Ardennes, une quarantaine de maisons industrialisées en bois, de l'architecte liégeois Jean Englebert, sont construites selon le système Patze-Englebert entre 1968 et 1983. D'allure japonaise, elles sont à géométrie variable, l'habitant commandant – et parfois dessinant lui-même – sa maison « par tranches ». A Marcinelle, imaginé comme un meccano par Paul Petit, le Sart Saint-Nicolas, un projet de 14 maisons en acier, voit le jour en 1978. Ayant pour ambition de relancer l'industrie sidérurgique wallonne, les futurs habitants du Sart allaient être les principaux protagonistes de ce jeu de construction à grande échelle.

Trois aventures architecturales héroïques, qui se heurtent à la réalité : l'histoire ne les retiendra pas, et leurs développements futurs, à grande échelle, seront abortés. Et pourtant... les trois prototypes existent bel et bien, inspirants et pleins de vie encore aujourd'hui : je me suis demandé si les architectes avaient vraiment échoué ou s'ils avaient, en réalité, réussi.

Le film naît d'une rencontre : je côtoie Lucien, Simone, Jean et Paul pendant cinq ans. Ensemble, et au défi de leur grand âge, nous partons à la redécouverte de leurs projets, et leur désir de transmettre fait de moi leur passeuse. Ils m'amènent à me questionner sur le sens de mon métier, et sur sa portée politique. C'est cette double quête, la leur, et la mienne, qui est racontée dans le film.

Le film ravive une époque foisonnante : il montre l'énergie communicative, espionne et politisée des années 1970, par l'usage d'archives télévisées inédites et par la mise en scène d'archives graphiques et photographiques jamais exhumées jusqu'ici. Je m'appuie sur celles-ci pour reconstituer le récit de ces aventures architecturales, petites pépites trouvées si près de chez nous.

Mais le film ne s'installe pas dans le passé : il prend le temps de montrer les protagonistes aux prises avec le présent. Le récit amène les spectateurs à côtoyer Lucien et Simone, Jean et Paul dans leur intimité, là où ils cultivent leur pensée, et, avec délicatesse, jusqu'au cœur de leurs questionnements sur la



vieillesse et sur l'inachèvement de leurs utopies. A travers leurs doutes, leur fragilité, et malgré cela, l'étonnante actualité de leur propos, ce sont finalement mes propres questionnements qui surgissent, au fil du film. Le présent, c'est aussi le quotidien actuel de ces architectures, réalisées il y a plus de 40 ans. Le film s'arrête à plusieurs reprises dans ces lieux, et dresse le portrait habité de ces expérimentations pas si loufoques. Les habitants y vaquent à leurs occupations de tous les jours : l'utopie, aussi modeste soit-elle, a vaincu l'épreuve du temps, pour se faire un chemin jusqu'à nous.

Si j'ai choisi de parler de ces trois expérimentations architecturales

menées par des pionniers, c'est bien parce que leurs idées résonnent avec notre monde actuel : habitat accessible, construction légère, construction réversible, collectivité, ressources locales... autant de sujets brûlants aujourd'hui. Le film, optimiste, intimiste et énergisant, invite le public à se questionner sur son propre environnement bâti.





III. ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

Avec *La vie en kit*, Elodie Degavre passe de la table d'architecte au banc de montage et au plan cinématographique. Sur les traces de trois figures belges méconnues, mais dont les esprits ont pourtant tenté de forger l'habitat de notre pays dans les années 70, elle dévoile des pistes de réflexion sur le logement et le vivre-ensemble d'hier et d'aujourd'hui. À une époque où le logement est en crise et le bâti questionne plus que jamais, ce film soulève avec finesse des questionnements cruciaux tout en ouvrant ces imaginaires à tout un chacun. Rencontre avec cette réalisatrice, dans le cadre accueillant de son intérieur Etterbeekois.

Cinergie : Dans votre film, vous vous définissez comme une exploratrice d'architectures oubliées.

Elodie Degavre : L'exploration vient d'abord de ma curiosité historique et naturelle pour l'architecture. Explorer l'architecture, c'est aller la voir, rencontrer les personnes qui y vivent mais aussi celles qui l'ont faite. Comprendre le récit derrière cette construction. Et pour ce qui est de l'oubli, ce sont des architectures particulières qui ne sont pas forcément rentrées dans l'Histoire, mais qui méritent peut-être d'être revisitées, pour de nombreuses raisons.

C. : Comment avez-vous choisi vos personnages?

E.D. : Par hasard d'abord. Paul Petit, je l'ai trouvé au détour d'une recherche, alors que j'écrivais un

article. Ces quatorze maisons à Marcinelle qu'il a conçues dans les années 70 m'ont intriguée. Et c'est de là qu'est née cette rencontre, autour d'une architecture qui semblait importante pour ceux qu'elle concernait, et dont tout le monde arrivait à parler. Autant son créateur que ses habitants.

J'avais là une histoire à découvrir autant qu'à raconter, le point de départ du film. En faisant mes recherches, j'ai identifié deux autres architectes de la même période qui réinventaient le logement, redéfinissaient les lignes de l'habitat. C'est ainsi que la galerie de personnages s'est constituée, avec Jean Englebert, puis Lucien Kroll et son épouse Simone. Au fur et à mesure de mon intimité avec eux - les repérages et le tournage se sont étalés sur cinq ans -, ils m'ont chacun livré une part d'eux-mêmes. Ils sont tous trois très différents, et nous avons des relations différentes. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était leur personnalité, peut-être plus que leur œuvre.

C. : Et après avoir rencontré ces architectes, vous êtes allée voir ces habitants?

E.D. : Oui, et parfois même des ouvriers qui avaient construit ces bâtisses. Petit à petit, je me suis

rendue compte que cette aventure avait été portée par énormément de personnes. L'objet et son architecte sont une chose, mais il y a une multitude d'histoires qui gravitent autour de ces objets, de ces créations.

C. : Avec une bonne base d'archives?

E.D. : Dès le départ, je savais que c'était autour des archives qu'allait se construire ces histoires, avant de les amener vers le présent. Le film s'est fabriqué de cette manière, avec des sources télévisuelles, papier, des témoignages, venant soit des médias soit des personnes elles-mêmes. Avec l'idée de faire résonner ma propre histoire avec tout ce matériel, mon propre parcours. Ce jeu entre passé et présent était important pour trouver un équilibre entre ce qui nous intéresse aujourd'hui et ce qui s'est passé à l'époque. Cette recherche a été cruciale dans le développement du projet car c'est cela qui m'a mis sur la voie du cinéma. Le pouvoir narratif de ces archives, leur côté léger, avec leur humour, m'aidaient à construire un récit vivant et accessible.

C. : Quels étaient les freins que vous avez pu identifier à l'époque?

E.D. : Le contexte des années 70 est celui d'une crise multiple. Économique d'une part, mais aussi industrielle avec l'effondrement de l'acier wallon. Le choc pétrolier n'est pas loin, et la Belgique est en crise linguistique. Dans cette ambiance morose, certains architectes se mettent à réfléchir à un habitat accessible à tous, comme réponse innovante à cette crise. Dans un pays qui n'est pas forcément habitué à l'expérimentation en matière d'architecture, et où la brique, la villa 4 façades et la maison restent la norme, ça génère des frictions. Cela provoque un sentiment d'échec chez ces architectes, qu'ils portent encore aujourd'hui. C'était important de pouvoir montrer ces frustrations et ces obstacles dans le film, au travers d'archives et d'avis divergents. Parfois, cela se passe dans l'imaginaire des architectes, mais cela fait aussi partie de la manière dont ils ont vécu ces aventures. Leurs idées sont reçues avec plus d'intérêt aujourd'hui qu'à l'époque, c'est un fait.

C. : L'architecture, un métier de conflits ?

E.D. : Je ne dirais pas que c'est ce

qu'il faut retenir du métier. Le conflit vécu par les architectes dans le film, c'est celui des pionniers face à une norme, face à des contraintes. Il y a toujours des compromis à faire. Lucien Kroll a cette phrase dans le film : "être architecte, ce n'est pas un métier de conte de fées", et je partage son opinion, exerçant la même profession. Tout n'est pas toujours rose et léger, c'est certain, mais l'énergie qu'ils ont mis dans leurs projets est inspirante. Cela fait raisonner quelque chose en moi, je me sens proche de ces architectes car j'exerce le même métier, avec parfois les mêmes difficultés, mais tous les architectes ne le vivent pas comme ça.

C. : Mais aussi, un métier qui en englobe d'autres?

E.D. : C'est une discipline qui touche à beaucoup de domaines, et qui en croise beaucoup d'autres. Également parce qu'elle est en lien avec le quotidien et la vie humaine. Il y a quelque chose du couteau suisse dans l'architecte, un côté touche-à-tout. C'est aussi pour cela qu'il y a beaucoup de récits à trouver dans l'architecture, cela se prête assez bien à créer des histoires. Foisonnant, c'est le bon mot pour résumer le côté riche de cette profession, d'après mon

expérience et celles que je montre dans ce film.

C. : Comment s'est passé le tournage?

E.D. : J'avais écrit pas mal de choses au travers de mes repérages, et des complicités que j'avais établies avec mes personnages. Après, c'est indéniable, un premier film et un premier tournage, c'est aussi la découverte de l'imprévu et cela nécessite des réécritures. La matière reste humaine, et je travaillais avec des personnes très âgées. Cela m'a amené à réinventer les dispositifs, à faire face à des récits qui changeaient

ou des situations qui n'étaient plus possibles, et cela a posé des questions très intéressantes. Avec beaucoup de réactivité et de réécriture pendant le tournage, il fallait rester attentive à la situation pour que tout se passe bien. Une aventure complexe, mais magnifique aussi. Ce que je n'avais pas forcément mesuré, c'est la place qu'ils allaient me donner à ce moment de leur vie. Quelle pertinence, quel poids pouvait avoir ma présence, et ce film dans leur toute fin de carrière, alors qu'ils pensent à leur postérité.

C. : Concernant les bâties, et l'architecture en général, comment avez-vous sélectionné vos images, vos plans?

E.D. : C'est une réflexion qui a débuté assez tôt. Représenter l'architecture, cela m'a toujours questionné. Ces photos du jour où le chantier se termine, où il n'y a personne dans les bâtiments, ce côté propre, glamour, me dérange personnellement. L'architecture n'est pas pour les riches, ou réservée à une élite, c'est quelque chose qui nous concerne tous. Je voulais dès lors dans ce film montrer ces habitations pour ce qu'elles étaient : simples, inventives, capables d'accueillir le quotidien et accessibles à toutes et tous. Capter des situations de vie, comme les enfants qui grimpent sur les toits du Sart Saint-Nicolas, c'est ce que je voulais mettre en avant dans le film. Pour montrer les synergies entre l'habitant et son habitat, et montrer comment les habitants peuvent également détourner les usages de leur habitat. Avec un travail sur le montage, le montage son et le compositeur pour mettre en valeur les sons domestiques. C'était important que cette dimension sonore participe aussi à la construction de l'espace, à cette ambiance du quotidien.

C. : Quelle peut être la postérité de ces architectes aujourd'hui ?

E.D. : Je n'ai pas très envie de donner de mode emploi. Le film peut ouvrir le débat à ce sujet, et c'est ce que je recherchais. Pour moi, le plus important est de rendre la possibilité à toutes et tous d'imaginer leur habitat. Chacun peut avoir son avis sur son habitat et son environnement construit. Dans le contexte actuel qui est - à nouveau - celui d'une crise multiple, y a-t-il des possibilités pour un logement accessible à tous? Quels sont les moyens pour le mettre en place, et quels systèmes de solidarité peut-on mettre en place au sein du logement pour que nous ayons tous et toutes une vie meilleure ? Ces questions actuelles sont importantes et peuvent ouvrir la voie de la réflexion, et j'espère que l'histoire de ces architectes montre que c'est un sujet légitime. On peut s'en inspirer, et avoir le courage pour se réapproprier ces questionnements aujourd'hui. Il y a plein d'histoires, et de personnes dont on peut s'inspirer, il suffit de s'y intéresser.

Journaliste cinéma : Kévin Giraud / Cinergie.be





IV. LES PERSONNAGES

Drôles d'habitations. Celles-là ressemblent à des boîtes en métal. Elles ont sur la tête un volume pointu, affublé d'une fenêtre en losange. Il y en a plusieurs qui se ressemblent ; à y regarder de plus près, elles sont toutes différentes. Et ce petit bâtiment rouge autour duquel elles sont organisées... jamais vu ça.

Et là, dans ce paysage, un truc qui dénote... un lotissement tout ce qu'il y a de plus classique. Et soudain, cette chose qui ne rentre pas dans le rang : une énorme touffe d'arbre, qui cache une maison en apparence banale. Mais elle n'est pas en brique. Elle est en bois. On devine des poteaux à l'intérieur.

Bon, et ça... ce grand bâtiment qu'on croirait fait de bric et de broc. Un entassement de plein de fenêtres différentes : taille,

forme, couleur... Ça a le toit d'une maison, ou plutôt plusieurs toits, ça ressemble à un immeuble mais qui aurait été bousculé. Oui.

Drôles d'habitations : le Sart Saint- Nicolas, les maisons Patze-Englebert et la Mémé... Trois utopies habitées. De quelles têtes ont bien pu sortir ces idées farfelues ?

SIMONE ET LUCIEN KROLL

Acerbe ? Percutant ? Contradictoire ? Lucien est un peu tout ça... Mais avec de l'humour.





Bref, Lucien a un charme fou. C'est ainsi qu'on le découvre dans les anciennes émissions télévisées : un personnage d'une grande aisance, d'une grande prestance, qui envoûte ses interlocuteurs... A la fin du tournage, Lucien a 94 ans, et, entouré par les très nombreuses archives qu'il conserve de la Mémé, il espère que ses idées seront, un jour, réhabilitées. Arrivera-t-il à écrire ce livre qu'il évoque si souvent ? Simone, son épouse, impliquée dans tous les projets, est la mémoire vivante de leur atelier d'architecture. Simple et généreuse, clopinant dans son jardin, elle s'interroge beaucoup sur la complexité du monde.

Simone et Lucien sont des brindilles fragiles et magnifiques, aux prises avec la très grande vieillesse. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ils sont encore capables de faire claquer l'une ou l'autre déclaration anarchiste, telle une bombe.

JEAN ENGLEBERT

Il est rare de rencontrer quelqu'un de sincèrement gentil. Jean est de

ceux-là : on sent que c'est d'ailleurs pour ça qu'il n'a pas été bon en affaires. Pourtant, il a inventé plusieurs systèmes ingénieux pour fabriquer du logement à géométrie variable, pour toutes les bourses et en usine ! Parmi eux, le système Patze-Englebert. Avant la faillite, Jean et le menuisier Patze pensaient « patzifier » la Belgique ! À grande échelle, Jean le pense encore du haut de ses 94 ans, son projet d'habitat modulaire permettait de solutionner la crise du logement. Aujourd'hui, Jean s'apprête à faire don de toutes ses archives à l'université de Liège. Tous les jours, il met en ordre son passé, étiquette ses souvenirs. De nature inquiète, il se demande si ses idées lui survivront, dans toutes ces petites boîtes. Jean vous parlera de la mort, mais toujours avec un clin d'œil malicieux.

PAUL PETIT

Paul est « bonhomme » : blagueur, un peu bidouilleur, beau parleur, et sans doute un poil magouilleur... Avec son ton avenant et ses formules choc, il est d'emblée sympathique à n'importe qui le croise. La Wallonie occupe une place de choix dans son cœur, au point d'en avoir les larmes aux yeux : la faillite de la sidérurgie,



ça lui reste en travers de la gorge... Avec ses maisons en acier au Sart, il allait redresser l'économie wallonne. D'ailleurs, Paul a 78 ans, mais a toujours un projet sur le feu. Même si, refroidi par son projet trop chronophage du Sart, il hésite à poursuivre ses expériences, il est rattrapé par ses convictions : dans l'avenir, les solutions pour se loger devront être collectives, alors comment reproduire et maintenir « l'esprit du Sart » ?

LES HABITATS ET LEURS HABITANTS

Lucien, Simone, Jean et Paul n'étaient pas seuls pour penser et réaliser leurs utopies. Ils ont entraîné dans leur sillage

énergique des habitants et des constructeurs qui y croyaient. Tout le monde s'y est mis, tantôt tenant le crayon, le marteau ou la machine à écrire... Il fallait participer, convaincre, expérimenter, pour enfin... habiter autrement ! Aujourd'hui, les habitants de ces maisons sont les premiers héritiers des utopies de Simone, Lucien, Jean et Paul. Ils se sont approprié les lieux, et l'architecture accompagne leur quotidien. Les habitants sont là, dans leurs architectures, tout au long du film, pour montrer l'évidence : l'architecture est là pour accueillir la vie, le mouvement !



V. QUELQUES ÉLÉMENTS DE CONTEXTE

HABITER AUTREMENT

À la fin des années 1960, en Belgique comme partout en Europe, souffle un vent de liberté. L'architecte, que l'on voyait dans l'après-guerre comme un planificateur, aspire à un rôle plus social, et certains cherchent à inventer des maisons innovantes et accessibles à tous. L'industrialisation semble être une solution : mais dans ce contexte libertaire, il faudrait trouver des systèmes alliant production en série – pour relancer une industrie en déclin – et implication citoyenne.

C'est ce que tentent de faire Lucien Kroll, Jean Englebert et Paul Petit. Le contexte belge, entre révolte des étudiants et crise de Louvain, fermeture des charbonnages, lutte contre l'urbanisation inhumaine

de Bruxelles, suscite bien des interrogations chez eux. Malgré l'idéalisme de leur époque, une crise économique sans précédent approche, et il faut trouver d'urgence des solutions pour « habiter autrement » : moins cher, avec moins de ressources, en impliquant les habitants, et surtout, beaucoup plus rapidement car les besoins sont importants.

Mais la Belgique, à l'inverse de ses proches voisins, favorise très peu les expériences sur l'habitat, et encore moins sur l'habitat collectif. Le pays encourage, au contraire, depuis l'après-guerre, l'accès à la propriété privée. Le territoire - c'est celui qu'on connaît encore aujourd'hui - se couvre de villas à quatre façades : oui, le Belge, en 1970, a une « brique dans le ventre », et le convaincre

de l'intérêt de solutions légères, adaptées pour la collectivité, et qui plus est, dans un autre matériau que la brique, c'est presque mission impossible.

C'est au regard de ce contexte qu'il faut mesurer l'engagement de Lucien, Simone, Jean et Paul : eux rêvent justement de concevoir un habitat léger, dont les composants, de petite dimension, seraient produits en série, puis assemblés de mille manières différentes, permettant à tous de se loger à moindre coût, dans des logements personnalisés, parfois rassemblés, dessinés ou construits par les habitants eux-mêmes. Un habitat en kit ! Armés d'une bonne dose de courage, entourés de futurs habitants aventureux, Lucien, Simone, Jean et Paul vont réaliser leurs utopies.

LA MÉMÉ

Quand des étudiants en médecine de Louvain viennent trouver Lucien en 1969 pour qu'il leur conçoive 300 logements sur le tout nouveau campus de l'UCL à Woluwe, Lucien saute sur l'occasion. Avec son épouse Simone, il conçoit plusieurs bâtiments pour l'université, dont le plus grand recevra le

“C'est ça qu'on devrait faire! Rendre les gens heureux en leur faisant des environnements de vie convenables!”

PAUL

sobriquet de « la Mémé », ou Maison Médicale, le nom du Cercle de médecine qu'il abrite. Conçu avec les étudiants, le bâtiment est un empilement de plateaux en béton, habillé par une façade désordonnée. Dans cet immense organisme, chaque kot est délimité par des cloisons que les étudiants peuvent déplacer à leur guise. Lucien est profondément engagé dans le projet, trop peut-être. Il défend ses idées participatives au point d'entrer en conflit avec son commanditaire, l'UCL, et sera blâmé par l'ordre des architectes belges. Il ne terminera pas le campus de Woluwe, qu'il imaginait deux fois plus grand.



LE SYSTÈME PATZE-ENGLEBERT

Jean Englebert, jeune professeur de l'Université de Liège, a le regard tourné vers le Japon dès le début des années 1960. On y fabrique une architecture épurée, légère, en bois, un matériau très présent dans sa propre région, les Ardennes. Débité en grand nombre, puis calibré en diamètre et en longueur, l'épicéa sert à étançonner les galeries des mines belges. Voyant ce matériau menacé par la crise sidérurgique, Jean pense à son détournement vers le domaine de l'architecture. La rencontre avec Heini Patze, un menuisier ardennais, sera déterminante.

Ensemble, ils inventent une maison dont tous les éléments sont préfabriqués : à partir d'un catalogue, et sur un papier pré-imprimé avec un quadrillage, les clients peuvent dessiner, puis même construire, leur maison eux-mêmes. Une quarantaine de maisons Patze-Englebert seront construites entre les années 1970 et 1980, entre Liège et les Ardennes. Jean, sur sa carrière, a inventé plusieurs systèmes du même type, mais n'a jamais réussi à convaincre de leur commercialisation à grande échelle, pour une population plus variée et plus grande.

LE SART SAINT-NICOLAS

A la sortie de ses études, en 1967, Paul Petit séjourne aux Etats-Unis, où il découvre la maison préfabriquée en bois américaine, achetée par correspondance et livrée en kit. Il revient dans le Hainaut avec la conviction que désormais il faut bâtir « léger, sec et précis ». Imprégné de son voyage, Paul ne pense pas encore à l'acier, mais au bois. Ce sont ses voisins industriels carolos qui le mettront sur la voie d'un autre matériau : « Mais Paul, léger, sec, précis, tu es à Charleroi... C'est l'acier ! » Paul Petit se voit déjà relever sa région de la crise sidérurgique qui la guette. Le prototype, inauguré en 1975 au Sart Saint-Nicolas à Marcinelle, ouvre la voie au véritable projet de Paul : la construction, sur le même terrain, d'un quartier de 14 maisons métalliques. Paul tient à impliquer les futurs habitants dans la conception et dans la construction : chaque maison « est un Mecano » à la portée de n'importe quel bricoleur. Malgré les immenses efforts de Paul pour faire la publicité de son « produit », il ne convaincra jamais les industriels belges, et le Sart restera à l'état de prototype.

ET POUR DEMAIN ?

Comment habitera-t-on demain ? A l'heure où les ressources s'épuisent, où les logements manquent, c'est une question qui revêt une nouvelle actualité. Les crises récentes – sanitaire, humanitaire – ont montré à quel point l'habitat cristallise un grand nombre de sujets importants : notre bien-être, notre consommation, notre travail désormais, et bien entendu, notre hospitalité. Même si ces crises ont mis en lumière ces questions cruciales, elles ne sont pas nouvelles. Et depuis quelques années déjà, des voix s'élèvent pour que le logement soit un vrai sujet de société. Des groupes se forment pour acheter et construire ensemble, des micro-maisons à bas prix émergent, des associations imaginent une alternative au logement social, complètement saturé. Il y a un éveil des consciences. Et comme à l'époque de Jean, Paul, Simone et Lucien, confrontés eux aussi aux crises de leur temps, les architectes ont un rôle à jouer.

“ J'étais révolutionnaire? Disons que j'étais... visionnaire, héhé! Oui, il y a quelques idées qui sont un peu exagérées. Mais il faut parfois jeter la pierre loin!”

JEAN

LUCIEN, SIMONE, PAUL ET JEAN AUJOURD'HUI

Les protagonistes de *La vie en kit* nous léguent un héritage vivant, et ils n'ont de cesse de tisser des liens entre leurs expériences et le monde d'aujourd'hui. Lucien, Simone, Jean et Paul, face aux défis contemporains qui s'accumulent, ont toujours eu la ferme volonté de se faire entendre.

Jean, en novembre dernier, alors que la Belgique affrontait de terribles inondations, a interpellé le gouvernement. On déplorait, dans sa région, la destruction de centaines de logements, l'occasion pour lui de rappeler l'urgence d'une politique du logement digne de ce nom.

Paul, lui, suit de très près l'actualité du débat sur le logement groupé en Belgique. Il s'intéresse aux associations comme Habitat et Participation, qui répertorie les initiatives qui apparaissent dans tout le pays et crée un réseau d'échanges sur les conditions architecturales et juridiques de ces projets. Paul, qui en connaît un rayon, pense à les rejoindre.

Simone et Lucien ont, inlassablement, répondu à toutes les demandes des curieux au sujet de leur “Mémé”, qu'ils ont fait visiter sans relâche jusqu'à il y a peu. Une triste actualité a mis fin à cette fougue: Lucien, cet infatigable combattif, est décédé le 2 août 2022.

Preuve d'un regain d'intérêt actuel pour le bâtiment, la Mémé et tout son environnement direct ont été récemment inscrits sur la liste de sauvegarde du patrimoine bruxellois. Moins d'un an avant le décès de Lucien, en décembre 2021, Simone et Lucien ont été récompensés par le Brussels Architecture Prize pour l'ensemble de leur oeuvre: un joli coup de projecteur qui promet encore des retombées futures, on n'a pas fini de parler de leur travail, ça ne fait que commencer!





VI. À PROPOS DE LA RÉALISATION ET DE LA PRODUCTION

ELODIE DEGAVRE, LA RÉALISATRICE

Elodie Degavre est architecte, enseignante, photographe, auteure et réalisatrice et réside à Bruxelles. Passionnée par son métier d'architecte, qu'elle n'hésite pas à décliner sous des formes variées, elle enseigne le projet d'architecture à l'UCLouvain où elle est également chercheuse. Elle a travaillé en tant qu'architecte praticienne sur des chantiers publics, pour le compte de plusieurs bureaux bruxellois. De plus en plus intéressée par « raconter » l'architecture, elle se tourne aujourd'hui vers l'écriture et élargit sa pratique de l'architecture pour l'orienter vers un public non spécialiste. Avec *La vie en kit*, elle fait un pas de plus vers le public en réalisant un

documentaire. Elle renoue ainsi avec son amour intuitif pour la narration et pour l'image, qu'elle a nourri par une pratique assidue de la photographie depuis l'enfance, et par la participation à des ateliers d'écriture de fiction.

PLAYTIME FILMS, LES PRODUCTEURS

Playtime Films est une société de production indépendante gérée depuis 2010 par Isabel de la Serna. Basée à Bruxelles, Playtime doit sa sensibilité et ses exigences de qualité à sa fondation en 2007 par trois réalisateurs : Julien Bechara, Matthieu Frances et Gilles Frankignoul. Leur ligne éditoriale est orientée vers les jeunes talents émergents et les histoires fortes.

“Rien n'est à nous,
tout est pour vous!
C'est la plus belle
phrase qu'une société
puisse inventer.”

SIMONE

Playtime assure la production d'œuvres cinématographiques singulières et de programmes télévisuels attractifs dans une perspective internationale, tant en fiction qu'en documentaire.

Sensible à l'architecture, Playtime est déjà à l'origine de deux succès auprès du grand public : Archibelge!, une série documentaire, et Monsieur Etrimo, l'épopée d'un magnat du « building » à la belge, tous deux diffusés par la RTBF.





VII. CRÉDITS ET FICHE TECHNIQUE

LA VIE EN KIT

69 minutes
2K (1998x1080) - 1,78:1 - couleur
- 5.1 et stéréo
langue originale français
sous-titres anglais

RÉALISATION Elodie Degavre
IMAGE Colin Lévéque & Juan Sepulchre
SON Bruno Schweisguth & Marie Paulus
MONTAGE Cédric Zoenen
MONTAGE SON Bruno Schweisguth
MIXAGE Aurélien Lebourg
ETALONNAGE Nicolas Duval
MUSIQUE ORIGINALE Tom Bourgeois

PRODUIT PAR
Playtime Films (Isabel de la Serna)

EN COPRODUCTION AVEC
RTBF (télévision belge) - unité
documentaire
WIP (Wallonie Image Production)

Shelter prod

PRODUIT AVEC L'AIDE DU
Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la
Fédération Wallonie-Bruxelles

AVEC LE SOUTIEN DE
Taxshelter.be et ING
du Tax Shelter du gouvernement fédéral de
Belgique
de la Ville de Charleroi
de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert
de Sabam for culture
et de la Loterie Nationale

AVEC LA PARTICIPATION DE
Orange Belgium
Novsky Films
Image de Ville
La Fabrique des écritures

TRAILER DU FILM
<https://vimeo.com/722914365>

TÉLÉCHARGER LES VISUELS
https://drive.google.com/drive/folders/15JBgjMFEMtN2xoiRUz3jBtkbmS_qbuGE?usp=sharing

ATTACHÉ DE PRESSE
Forum Communication
Kathleen Iweins
ki@forum-communication.be
Mobile : +32 475 55 49 61

Nathalie Zalcman
ns@forum-communication.be
Mobile : +32 475 79 77 01
<https://forum-communication.be>

DIFFUSIONS EN FESTIVALS
Belgian Docs World Sales
Thierry Detaille (WIP)
belgiandocsworldsales@gmail.com
Tel : +32 4340 10 48
Mobile : +32 477 61 71 70
<https://www.wip.be/en/belgiandocs/>

RÉALISATION
Elodie Degavre
E_degavre@fastmail.net
Mobile : +32 473 36 67 41

production
Playtime Films
Place Constantin Meunier 21/8
1190 Forest (Bruxelles), Belgique
info@playtimefilms.com
Tel : +32 2 502 31 74
<https://www.playtimefilms.com>

VIII. AGENDA DU FILM

FESTIVALS & PROJECTIONS

BRIFF
Brussels International Film Festival Section "Green Planet"
25.06.2022 - 19:45 (UGC de Brouckère)

BAFF
Festival du film sur l'art - Compétition officielle
12.11.2022 - 13:00 (Cinematek - Bruxelles)
13.11.2022 - 11:00 (Plaza Art House - Mons)
13.11.2022 - 18:30 (De Cinema - Anvers)

Mois du doc
08.11.2022 - 19:00 (L'An Vert - ciné-club ESA Saint-Luc Liège)

Wolubilis
9.12.2022 - 20:00 (Wolubilis - Woluwe-St-Lambert)

DIFFUSION EN TÉLÉVISION

19.11. 2022 - 23:15 (RTBF - La Trois -Fenêtre sur Doc)

